L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.
E. A. AKDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 8 octobre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit.	Centigrade
7 h. du matin..	68	18
Midi.....	82	25
3 P. M.....	84	26
6 P. M.....	82	25

Un projet de collège bilingue en Alsace-Lorraine.

Le maintien de la langue française intéresse au plus haut point la bourgeoisie intellectuelle en Alsace-Lorraine. Mais l'enseignement secondaire, tel que les autorités allemandes l'ont imposé au pays, ne répond en aucune façon aux besoins véritables de la population. Non seulement un nombre de leçons tout à fait insuffisant est consacré au français, mais l'enseignement en est généralement confié à des professeurs immigrés qui ne le connaissent qu'au point de vue philologique et ne savent pas le parler.

Cet état de choses crée à la longue une situation qui constitue une véritable anomalie. Dans la plupart des familles bourgeoises alsaciennes on se sert exclusivement du français comme langue de conversation. Le français est indispensable aussi dans les affaires et son ignorance constitue un grave préjudice économique pour les jeunes gens qui, tout en le parlant, n'ont pas appris à l'écrire correctement.

Pour remédier à cette situation, un jeune pédagogue alsacien, docteur en philosophie de l'Université de Strasbourg, qui signe de ses initiales E. K., a élaboré un projet de "collège bilingue" qu'il propose à la bienveillante attention du Parlement. Ce projet vient de paraitre dans le dernier fascicule des "Cahiers alsaciens" et mérite toute notre attention.

Qu'on l'accepte ou qu'on le combatte, écrit M. E. K. dans son introduction, le bilinguisme est un fait en Alsace-Lorraine. Il l'est autant que dans les "marches de l'Est" tout entières: en Belgique, en Luxembourg, dans certaines parties de la Suisse. Mais si ces pays, se gouvernant eux-mêmes, ont pu tirer de leur autonomie les conséquences utiles à leurs besoins de vie, notre gouvernement, étranger au pays, se refuse à entrer dans nos vues et persiste à vouloir nous octroyer les siennes propres.

De là l'incessante lutte sur tous les domaines, culturels et sociaux: de là les revendications sans cesse renouvelées et jamais exaucées: de là le refus du gouvernement, par deux fois répété, d'introduire le français dans nos écoles primaires et sans hésitation d'accorder à cette langue une plus grande place dans notre enseignement secondaire.

M. E. K. s'appuie sur les conditions telles qu'elles existent dans le Luxembourg et il propose la création d'un établissement secondaire modelé sur l'Athénée de Bichkirch, au sujet de laquelle M. Ries, actuellement professeur à l'Athénée de Luxembourg, lui a fourni d'utiles renseignements. En même temps il a pris comme exemple le "Realgymnasium" de Francfort où les leçons de français sont plus nombreuses et mieux instituées qu'en Alsace-Lorraine.

Selon notre projet, l' "Athénée" aurait neuf classes, comme tout lycée allemand, échelonnées d'après le système consacré, de la "Sexta" à l' "Ober-Prima". On y entrerait à neuf ans pour en sortir bachelier à l'âge de dix-huit ans. L'étude de l'allemand serait entamée dès la sixième année dans n'importe quelle école préparatoire (Vorschule), celle du français dès la "Sexta", comme à Francfort. On accorderait, les trois premières années, six leçons par semaine à l'étude du français, de même encore qu'à Francfort. Ensuite, le français aurait, pendant deux ans, cinq leçons, et enfin jusqu'à la fin des classes, quatre leçons par semaine. L'allemand aurait, sauf dans les quatre dernières années, une heure de moins que le français, ce qui n'impliquerait nullement un préjudice porté à cette langue, puisque l'instruction de l'histoire et de la géographie, et en plus celle des sciences naturelles seraient faites dans la même langue.

M. E. K. répond d'avance à toutes les objections qui pourraient lui être faites du côté allemand. Il présente son projet comme étant d'une réalisation pratique immédiate, étant donné les modifications actuelles du pays, et fait appel aux municipalités des quatre grandes villes pour en obtenir l'application pratique.

UTILE DULCI.

Un des collaborateurs d'Edison vient, songeant à tirer parti des forces dépensées par les pianistes pour le seul amour de l'art, de créer le piano-machine à coudre, double auxiliaire des ménages mélomanes et industrieux.

Un ingénieux mécanisme s'adapte sous le clavier, et, tout en jouant une sonate ou une berceuse, madame se piquera une douzaine de fins mouchoirs.

Le collaborateur d'Edison a calculé que l'exécution complète d'un opéra de Wagner correspondait au piquage entier d'un trousseau de mariée. "L'Hymne russe" donne le temps de festonner un bonnet d'enfant. La "Valse de Faust" suffit pour rendre à la fois solide et élégant un gilet de flanelle, et l'intermezzo de "Cavalleria Rusticana" pour orner un peignoir de linon.

La sensation de la faim.

La faim est une sensation automatique, si l'on peut dire, qui nous avertit de la nécessité de prendre de la nourriture, pour réparer nos pertes organiques.

On découvre cette sensation du haut en bas de l'échelle animale: mais elle est moins éprouvée par les animaux à sang froid que par les animaux à sang chaud. C'est ainsi que les reptiles et les grenouilles, par exemple, peuvent rester des mois sans avoir besoin de prendre de nourriture; de même, la faim est moindre chez les carnivores que chez les herbivores; sans doute, parce que chez les carnivores l'aliment étant plus nutritif et séjournant plus longtemps dans l'estomac, le besoin se fait moins sentir d'en prendre.

Les herbivores, au contraire, prennent des aliments qui ne font, pour ainsi parler, que traverser l'organisme: aussi sont-ils obligés d'en absorber sans cesse. Les oiseaux ont également la sensation de la faim très développée.

Quel est la cause, ou plutôt quelles sont les causes de la faim? La cause primordiale est, évidemment, l'appauvrissement nutritif des cellules organiques, mais cela n'explique rien et ne fait pas comprendre, notamment, la nature des excitations qui engendrent la sensation de la faim.

Ces excitations viennent-elles de l'estomac? Ou viennent-elles des centres nerveux supérieurs? Avant d'examiner cette question, qui a longtemps divisé les physiologistes, il convient de ne pas oublier les causes que nous appellerons secondaires de la faim.

Différentes influences de milieu, écrit M. T. Obalski, peuvent donner la sensation de la faim. Et, d'abord, l'habitude: la répétition du même acte, la régularisation des repas, font que les animaux ont faim à heure fixe. Passé cette heure, la sensation s'émousse ou s'abolit.

Les saisons: il est évident qu'on mange de meilleur appétit l'hiver que l'été, parce que, au moment des grands froids, il y a plus de déperdition de chaleur et, par suite, plus grand besoin de calorique.

L'activité des fonctions organiques: la faim se fait plus vivement sentir dans l'état normal, quand on marche, quand on va et vient, que quand on s'immobilise, comme les peuples hibernants.

La nature de l'aliment: tel aliment nous convient, tel autre nous déplait, et la répulsion est telle, parfois, chez certains animaux, qu'ils se laissent mourir de faim plutôt que d'y toucher. Présentez des grains de blé à un carnivore ou de la viande à un herbivoire, ils s'en écarteront, quelle soit leur faim.

Ceci dit, nous pouvons reprendre notre question: quelle est l'origine de la faim?

Il est bien certain que, le plus souvent, pour ne pas dire presque toujours, la sensation de la faim est perçue dans l'estomac et s'accuse par une douleur. Mais la localisation d'une sensation n'implique pas toujours qu'elle parte de cet endroit déterminé. Ainsi, un amputé souffre parfois de la jambe qu'on lui a enlevée. Un fait d'ordre analogue se passe, quand on se heurte au niveau du nerf cubital: ce n'est pas au coude qu'on éprouve la sensation, mais à un endroit très éloigné de celui où s'est produit le traumatisme.

Certains ont pensé que la faim dépendait de l'état de vacuité de l'estomac. Il semble, en effet, que la faim se fasse sentir au moment où l'estomac est vide, de cinq à sept heures après le repas précédent, selon que l'on digère rapidement ou lentement. En réalité, la faim survient longtemps après que les matières alimentaires ont été dissoutes par les sucs digestifs et absorbées par les voies normales. D'ailleurs, si on admettait que la faim soit due à la vacuité de l'estomac, les animaux herbivores, dont la cavité gastrique renferme sans cesse des aliments, ne devraient jamais éprouver la sensation de la faim: or, ils mangent tout le temps.

On ne saurait dire avec plus de raison que la faim dépend des contractions de l'estomac; car alors la faim s'exagérerait quand nous terminons notre repas. Cette hypothèse n'est donc pas soutenable.

D'après d'autres expérimentateurs, la faim serait liée à la production d'acide chlorhydrique, lequel provoquerait une irritation spéciale de la muqueuse de l'estomac: d'où la sensation de la faim. Ceux-là s'appuient sur cette remarque des médecins: que les malades atteints d'hyperchlorhydrie (acide chlorhydrique en excès), ont peine à rassasier leur faim.

En réalité, la sensation de la faim a son point de départ non dans l'estomac, pas davantage dans la bouche, mais dans tout l'organisme, qui est affaibli, et qui a besoin de réparation. Et, ce qui le prouve bien, c'est que si, à un chien affamé, on injecte un aliment dans les veines (des peptones, par exemple), la sensation pénible cesse.

Il arrive parfois qu'on observe, chez certains sujets, de véritables "perversions de la faim." Chez les hyperchlohydriques, la faim douloureuse est l'observation assez commune. En même temps qu'ils ont faim, ces malades éprouvent une sensation plus ou moins pénible à l'estomac, sensation, selon les expressions du docteur Albert Mathieu, "de tiraillements, de crampes, d'endolorissement". Cette sensation pénible est calmée par l'ingestion d'un aliment, ou mieux, de bicarbonate de soude dans une petite quantité d'eau.

Chez les neurasthéniques, ou, pour mieux dire, chez les neuro-arthritiques, la faim est impérieuse. Ces malades éprouvent une sorte de malaise et parfois de véritables crampes, quand ils ont faim.

Chez d'autres, la sensation de la faim s'accompagne de nausées; cet état nauséeux est parfois assez accentué. Il apparait surtout chez les jeunes femmes qui s'alimentent insuffisamment.

Il est des sujets chez lesquels la sensation est tout autre: quand ils ont faim, il leur semble qu'ils vont défaillir. C'est plutôt de l'angoisse que de la défaillance; car, s'ils ne mangent pas immédiatement, ils appréhendent de se trouver mal et, parfois même, ils ont des sueurs froides, des tremblements. Ils perdent alors complètement la tête et se croient arrivés à leur dernière heure. C'est une phobie particulière, qu'ils ne raisonnent pas, à ces moments-là, mais dont ils se rendent parfaitement compte, une fois la crise passée. Ces malades ne sont pas, en général, de grands mangeurs, mais il faut qu'ils aient des aliments à leur portée, qu'ils sachent pouvoir les trouver au moment de leur faim; sans quoi, ils éprouvent, comme nous l'avons dit, une angoisse véritable. Ces "phobiques de la faim" sont presque toujours des dégénérés, des névropathes avérés.

La sensation de la faim présente d'autres aberrations que nous ne ferons que signaler: la "boulimie," ou faim exagérée, qu'on observe chez les diabétiques, ou dans certains états nerveux, comme l'hystérie. L'absence d'appétit, ou "anorexie," se voit chez les hystériques, les mélancoliques, etc. La dépravation de l'appétit ("pica, malacia)," qui fait que le sujet absorbe n'importe quel aliment sans faire un choix, constitue une perversion véritable de la sensation de la faim. Certaines femmes enceintes ont, chacun le sait, des envies bizarres, entre autres celles de manger de la terre, du plâtre, des substances innommables. Mais ceci est un état morbide, que les accoucheurs connaissent bien et qu'il serait, du reste, dangereux de contrarier.

Dr CABANES.

GANDILLOT INTIME.

"Comædia" consacre une longue notice au célèbre vaudevilliste dont nous avons récemment annoncé le décès.

"L'aide qu'il apporta à M. Cochon, l'année dernière, fut sa dernière protestation publique contre ce qu'il appelait "le manque d'esprit des lois". Ne laissa-t-il pas, un hiver entier, son bureau ouvert à tous les vents, parce qu'il prétendait que c'était au propriétaire de la maison d'en remplacer les carreaux, brisés par l'explosion d'une locomotive? (l'appartement de Gandillot donnait sur les voies de la gare Saint-Lazare). L'auteur de "Vers l'Amour" y gagna une bronchite qui, trop fidèle compagne, ne le quitta plus. Ce bureau, où Gandillot écrivit toutes ses pièces, était une grande salle meublée avec un choix bizarre. Mille photographies, accrochées au mur, lui donnaient un peu l'apparence d'une vaste loge d'actrice. Mais l'orgueil de l'écrivain était de posséder l'authentique "cabinet" de Molière, un large meuble noir, incrusté de cuivre et dans lequel il rangeait ses collections de bibliophile.

"Célibataire, Gandillot menait la vie de garçon. Il allait au café. Là, sa réputation de buveur de bière lui avait mérité l'étonnement et le respect des gérants. Entre minuit et deux heures, le célèbre vaudevilliste réunissait toujours une demi-douzaine d'amis. Et sa conversation familière les retenait sans effort.

"Léon Gandillot n'allait jamais au théâtre. Du moins l'assurait-il, ajoutant que s'abstenir de spectacles est une implacable condition d'être heureux pour l'auteur dramatique."

Dans la guerre qu'il avait intentée à son propriétaire et aux propriétaires en général, Gandillot avait eu bien des devanciers parmi les écrivains et les artistes. Il n'est même pas besoin de remonter aux joyeuses fantaisies de la "Vie de Bohème."

Les fumisteries de ce genre qu'inventa Alphonse Allais sont célèbres.

Un jour, il visita un appartement et comme la concierge lui faisait admirer tous les agréments du local, Alphonse Allais hocha la tête:

—Je crains bien, dit-il, que vos chambres ne soient trop basses de plafond.

Et, tirant un mètre de sa poche, il se mit à mesurer les murs.

—Vous avez sans doute quelque grande armoire?

Non, j'ai une girafe.

Et tandis que la concierge restait muette de saisissement il ajouta:

—C'est une bien brave bête et je l'aime beaucoup, mais vraiment, je le regrette, vos chambres sont trop basses de plafond; nous ne pourrons pas loger chez vous.

En voiture.

Un client, à moitié gelé, s'adresse à son cocher:

—Voyons, cocher, ne trouvez-vous pas que c'est stupide de n'avoir pas de voitures couvertes par ce temps-là?

Le cocher, bonhomme:

—Oh! monsieur, pour moi, qu'elle soient couvertes ou découvertes!...

Drame congoïa!

Birmingham, Ala., 8 octobre—M. et Mme E. O. Naftel, ont été trouvés morts mardi matin au cimetière Woodland, chacun la tête percée d'une balle. M. Naftel était employé à la Continental Gin Company, et habitait depuis une semaine Montgomery.

On a trouvé sur eux des reçus d'assurances datés de lundi et $4S.

—o—

Mort d'un aviateur

Birmingham, Ala, 8 octobre—L'aviateur Joseph Stevenson, qui était tombé lundi de son biplan sur le terrain du State Fair, en présence de 25,000 personnes, est mort mardi matin à l'hôpital St Vincent. Malgré tous les soins qui lui ont été donnés, il n'a pu recouvrer sa connaissance.

—o—

MEXIQUE

Les 15,000 des députés mexicains.

Mexico, 8 octobre—Les députés mexicains, imitant en cela l'exemple qui leur a été donné par leurs collègues de quelques pays, ont voté aujourd'hui une augmentation de leurs émoluments "de façon à rendre le corps législatif indépendant du pouvoir exécutif et judiciaire."

Par ce vote leur traitement annuel est porté à 3,000 dollars.

—:o:—

On a trouvé 22 cadavres après une explosion.

Tampico, Mex., 8 octobre—On a trouvé les corps de 22 victimes de l'explosion qui a eu lieu lundi soir, dans un entrepôt où se trouvaient cinq cents barils de poudre.

On croit que près de 50 personnes ont été tuées et 200 blessées.

THEATRES.

TULANE.

"The Rose Maid," la très jolie comédie musicale qui tient l'affiche cette semaine au Tulane, sera donnée en matinée aujourd'hui. Inutile de dire qu'il y aura foule, car cette pièce est non seulement intéressante, mais aussi fort bien interprétée.

Une seconde matinée de "The Rose Maid" sera donnée samedi.

CRESCENT.

La troupe qui cette semaine joue au théâtre Crescent est excellente, aussi grande est la foule qui s'y rend pour y entendre "The Call of the Heart". Ce drame est l'œuvre de Mlle Leta Vance, dramaturge de talent. M. John Richardson est un acteur de premier ordre et Mlle Hamilton joue son rôle avec la plus grande perfection. Quant aux décors ils sont magnifiques et bien faits pour soulever l'admiration des spectateurs.

ORPHEUM.

Le programme qui est à l'affiche cette semaine à l'Orpheum est des meilleurs, aussi y a t il toujours foule pour applaudir les artistes. Un de ceux qui intéressent le plus le public est le jongleur Salerno qui est passé maître dans son art.

La petite comédie "It Happened in Topeka" jouée par M. Digby Bell est aussi fort applaudie. M. Joseph Herbert, Jr., et Mlle Lillian Goldsmith sont également très appréciés dans "The Dance of the Siren. Quant à Mlle Belle Onza, elle est merveilleuse sur son trapèze.

TRIBUNAUX.

COUR CIVILE DE DISTRICT.

Schwarzchild & Sulzberger vs John B. Mourmet, réclamation de $258 99 sur un compte courant.

Mme Hannah F. Whitfield vs John Whitfield, séparation de corps et de biens et injonction.

Louis Winson vs L. J. Behman & W. J. Phillips, réclamation de $133,-05 sur des billets.

Standard Brewing Co. vs Lucien Mirmon, réclamation de $410.

Mme Selma Czernovski vs Baltimore Shoe & Clothes Co., réclamation de $14,875.

A. F. Gonzalez vs V. F. Olin, séparation de corps et de biens.

Poydras Homestead Association vs Charles Harper, saisie de $300.

Successions ouvertes:

Martha Israel, Michael Cramond, Richard Walsh, Henry Markel, Henry Dimm, Johanna G. Campbell.

DEUXIEME COUR CRIMINELLE DE CITÉ.

JUGE A. M. AUCOIN.

Comparutions:

Adèle Taylor, attaque et blessure; Adelina Winn, attaque à main armée; Paul Magrotte, violation de l'acte 176 de 1908; Belle Porter, violation de l'acte 199 de 1912; Sidney Alexander, port d'arme cachée; Hattie Hollowell, attaque à main armée.

Acquittés:

Henry Drouant, homicide; Oscar Delaire, actes de violence; John Galvin, blessure.

Condamnations:

H. L. McLain, actes de violence, $50 d'amende ou 60 jours de prison; Jack Smith, actes de violence, $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 5. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

PREMIÈRE PARTIE

FLAVIANA, PRINCESSE

Suite.

"C'étaient bien les heures qui pouvaient lui convenir," pensa Delchaume. "Avec ce taxi auto, elle était ici, à la maison, avant 8 h. ½ heure presque normale de notre dîner, quand nos visites retenaient un peu trop l'un ou l'autre de nous."

Une vision s'imposa.

Francine revenait comme de coutume, avec son visage paisible, son sourire sincère. Elle s'asseyait à table, en face de lui.

"Elle m'aurait donc trompé ce soir-là comme elle a dû me tromper souvent!....

Idée atroce.

Mais, désormais, ni la souffrance la plus aiguë, ni la fatigue, ni la terreur de la vérité, ne devaient arrêter Delchaume.

Ce qu'il venait de découvrir, cette amorce de piste, si nette, si claire, ce résultat, d'une promptitude inespérée, lui inspirait une folle avidité d'en savoir immédiatement davantage, d'agir, de se précipiter dans cette voie, ouverte miraculeusement.

Il commença de former un dossier avec les données qu'il possédait.

Francine était allée à Saint-Rémy lès-Chevreuse dans l'après-midi du 27 avril.

Elle avait dû rendre visite à un enfant, confié sans doute par elle à quelque famille de paysans.

Elle était seule à s'occuper de ce' enfant.

Raymond déduisait de cette dernière hypothèse de l'insistance anxieuse avec laquelle sa femme, près de rendre le dernier souffle, implorait sa protection pour le petit être inconnu.

"Evidemment," raisonnait-il, si ce bâtard, — car ce ne peut être qu'un bâtard — avait un père qui se souciât de lui, ce n'est pas à moi que Francine eût révélé son existence. Elle aurait eu trop peur de me mettre face à face avec l'homme.... Puis, quel droit aurais-je d'intervenir, là où il y aurait un auteur responsable?"

Cet enfant devait porter un nom qui commençait par un S. N'était-ce pas l'initiale tracée sur le carnet à côté des heures des trains?

S....Ils ne sont pas nombreux les prénoms masculins commençant par cette lettre.

Simon, Siméon, Sébastien, Sylvestre, Sylvain ou Silvère?..... Stéphane?....

Aucun de ces vocables n'évoquait dans les souvenirs de Raymond une coïncidence, la suggestion qu'il attendait.

Sébastien, pourtant?.... Sébastien, de ses trois lourdes syllabes, lui heurta péniblement le cœur.

Francine et lui avaient eu pour camarade, parmi les internes, à la Charité, un nommé Sébastien Blache. Un beau garçon, agaçant de fatuité, qui faisait la cour à la jeune étudiante.

Un voile rouge sous les paupières de Raymond, et mille vrilles à travers ses moelles.

Mais non. Francine se moquait du bellâtre.

Cependant, ce garçon l'avait aimée. Oui, et très sérieusement, très ardemment. Tout l'hôpital le savait. Une passion sincère est bien forte....

Qu'était-il devenu, ce Sébastien Blache?

D'aparu.... raté..... parti médecin de la marine sur un paquebot quelconque.

Parti.... Pourquoi parti?....

Pauvre Delchaume!.... Que de questions semblables ne devait-il pas se poser! Et pour chacune desquelles que de réponses torturantes!

"Enfin", se dit-il, "j'aurai un document écrit de sa main, sa confession, sans doute..... Ma pauvre Francine! Ne m'a-t-elle pas dit: une cachette, sous les marguerites, à Claire-Source."

Claire-Souce.... Ah! chère petite maison! Comment trouverait-il le courage d'y aller, d'y retourner sans elle?

C'était une bicoque campagnarde, entourée d'un jardinet, unique propriété, unique fortune de Francine.

Une tante, morte vieille fille, la lui avait léguée.

N'était-ce pas là que, dans la beauté de l'été finissant, le dernier —, ils s'étaient réfugiés tous deux, apportant leur merveilleuse ivresse, le soir de leur mariage?

Ah! la petite maison de Claire-Source, dans un village bien modeste, le village bien modeste, le village de Champagne, au-dessus de l'Oise, mais planant sur un panorama splendide, et comme accrochée aux cieux.

Claire Source.... avec la couronne des marguerites autour de la minuscule pelouse ronde.

Elles devaient commencer à fleurir. On n'avait pas eu le temps d'aller les voir, ce printemps. On avait eu trop à faire.

Tous les dimanches, on disait: "Ce sera pour dimanche prochain." Et le suivant s'en allait comme les autres, dans la fièvre du travail, la tyrannie des urgente, les exigences de leur jeune ardeur professionnelle.

Et lui.... maintenant.... il rentrerait là bas tout seul. Il mettrait la clef dans la serrure de la petite grille....

"Allons Delchaume, allons malheureux!.... N'as-tu pas ta tâche à remplir?...."

Entre Claire-Source, qui, cependant, détenait peut-être tout le secret de Francine, et Saint-Rémy-lès-Chevreuse, Raymond n'hésita pas.

Il irait d'abord à Saint-Rémy.

C'était ce chemin qu'il voulait suivre, — celui sur lequel, au retour, sa chérie avait été si odieusement frappée.

Il avait hâte d'en mesurer les étapes, d'en observer tous les détails. Comment croire qu'il ne recueillerait pas quelque indice de la tragédie qui s'était accomplie sur ce parcours?

Où l'assassin avait-il tiré sur Francine? Dans le train? ou dans ce fiacre qui la ramena rue du Général-Foy, et qui disparut si vite, comme sur un mot d'ordre?....

Raymond résolut de prendre cet après-midi, à la gare du Luxembourg, et à 3 h. 45, le train pour Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

"Aux mêmes heures, j'ai la chance de rencontrer les mêmes employés, les mêmes conducteurs, des gens qui ont voyagé avec elle.... Je parlerai à tous, je questionnerai.... Mais, d'abord..... ce fiacre.... Oh! si je pouvais le retrouver!"

Il rédigea une note, qu'il envoya, avec la prière d'insérer, à plus de vingt journaux.

"Le chauffeur de taxi-auto, qui a conduit le 27 avril, vers 9 h. 1/2 du soir, une jeune dame, rue du Général-Foy, et qui, probablement payé d'avance, est reparti aussitôt, est prié de se faire connaître à la même adresse.

"Urgent, Récompense considérable."

"Si l'homme n'est pas complice, il viendra," pensait Raymond.

Cet après-midi-là, vers trois heures et demie, les personnes qui se trouvaient dans la gare qui s'ouvre à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Gay-Lussac, remarquèrent un voyageur, dont la personne autant que les démarches attirait l'attention.

Non pas que Delchaume souhaitât d'éveiller la curiosité. Mais cette curiosité s'attachait à lui malgré qu'il en eut.

Son deuil profond, d'un noir intense et neuf, soulignait la distinction de sa tournure et de sa physionomie. Sa haute taille dominait. Sa figure, aux traits fins, au profil nerveux, légèrement busqué, s'allongeait d'une barbe châtaine, aux mousseuses frisures, bien plantée, et qui semblait encore ignorante des ciseaux.

On eût à peine donné à ce jeune homme les trente ans qu'il venait d'atteindre. Et cela rendait plus émouvant, — surtout pour les femmes — les signes de chagrin qui marquaient sa physionomie.

La fièvre des yeux, le regard sombre et brûlant, le pli des lèvres, des paupières, la pâleur du teint, tout indiquait un état dévasté de l'âme, que pourtant une volonté résolue s'efforçait de ne pas laisser paraître.

Ce passant, d'un aspect si peu banal, ne se comportait pas non plus comme tout le monde. Au lieu de prendre son billet, et de descendre d'un pas hâtif les escaliers menant aux quais en sous-sol, comme tous les Parisiens pressés qui se bousculaient autour de lui, le monsieur en deuil s'attardait au guichet, puis auprès de l'employé qui timbrait les tickets, posant des questions à voix basse. Ou bien il s'arrêtait sur les paliers, dévisageant les voyageurs, d'une façon dont plus d'un se fût choqué, n'eût été l'air